



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

## Le jeu transformateur du destin à Pondichéry - du gouverneur général au traître - le cas Lally

**Chitra Krishnan**

Université de Madras, Chennai, Inde  
ckrishnan@unom.ac.in

**Sumitra Muthukumar**

Université de Madras, Chennai, Inde  
sumimuthu24@yahoo.co.uk

Reçu le 22-01-2015 / Évalué le 25-08-2015 / Accepté 01-09-2015

### Résumé

En 1745, le roi Louis XV décore Lally-Tollendal sur le champ de bataille pour témoigner de sa reconnaissance au héros de la bataille de Fontenoy. En 1758, Lally-Tollendal est envoyé par la France avec pour mission de « chasser les Anglais de l'Inde ». En 1766, Lally est exécuté en place de Grève pour haute trahison contre son pays. Qu'est-ce qui a mené un tel héros à cette fin tragique ? Nous allons essayer d'y répondre en puisant dans la vie et l'époque du comte de Lally dont Voltaire a regretté l'injuste destin.

**Mots-clés:** gouverneur général, comte de Lally, histoire, les comptoirs indiens, héros ou traître

### Destiny's transforming games in Pondicherry - governor general to traitor - case study of Lally

### Abstract

In 1745, Louis XV decorates Lally-Tollendal on the battle field to show his gratitude to the hero of the Battle of Fontenoy. In 1758, Lally-Tollendal is sent by France with the responsibility of "chasing away the English from India". In 1766, Lally is executed in the market place of Greve for high treason against his country. What led such a hero to such a tragic end? We will attempt to answer by plumbing the life and times of Count Lally whose unjust destiny was lamented by no less a personage than Voltaire.

**Keywords:** governor general; count Lally; history; the Indian colonies; hero or traitor

Lisons cette phrase tirée de Voltaire : Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle ; il embrasse bien tendrement M. de Lally ; il voit que le roi est le défenseur de la justice : il mourra *content*<sup>1</sup>

Cette phrase écrite par l'une des Lumières les plus brillantes du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors à l'article de la mort, est adressée au chevalier Trophime-Gérard de Lally-Tollendal, fils naturel du général Lally. Cette phrase vient en réponse à la lettre annonçant la cassation de l'arrêt du parlement qui avait condamné le comte de Lally à mort. Il s'agit véritablement du dernier soupir de Voltaire car il meurt peu après.

Qui est ce personnage dont Voltaire défendit la cause et qui semble en avoir trouvé la paix ?

Qui est ce personnage qui inspira vingt ans plus tard un autre Français, Henri-François-Pierre-Charles Demotz de la Salle, général dans l'armée de Hyder Ali, roi des Marathes ? Est-ce une coïncidence que Henri de la Salle soit connu sous le nom de général de Lally ou avait-il pris ce nom par admiration pour ce dernier ?

Qui est ce personnage auquel l'historien anglais G. B. Malleson fait référence comme ayant deux carrières ? Deux carrières si différentes dans la vie d'un même individu, l'une en Europe, pleine d'espoir, de victoires et de réussites et l'autre en Asie, qui fut un échec total.

Examinons de près ces deux vies si distinctes : l'une triomphante en Europe, mue par une haine implacable envers les Anglais pour avoir chassé sa famille de son pays natal, à savoir l'Irlande et l'autre vouée à l'échec, en Inde et plus précisément à Pondichéry, la capitale prestigieuse des comptoirs français en Inde.

Examinons cet étrange destin aveugle, au sens classique, qui a renversé la vie de Lally et fait écho aux mots de Shakespeare dans « *Le Roi Lear* » *ce que les mouches sont pour des enfants espiègles, nous le sommes pour les dieux ; ils nous tuent pour leur plaisir*<sup>2</sup>.

Examinons la vie et l'époque de Lally pour confirmer qu'existe *cette fatalité qui entraîne tous les événements dans le chaos des affaires politiques du monde*<sup>3</sup> comme l'a écrit Voltaire.

Pourrions-nous commencer à Pondichéry, une ville lointaine et charmante, abritant entre ses murailles tout un passé français ? Quel intérêt avait la France pour une ville aussi lointaine ? (Loti, 1923 : 213). En effet, Pondichéry entre dans l'histoire de France en 1673 avec l'achat d'un petit village sur la côte de Coromandel, au sultan de Bijapur. La Compagnie française des Indes orientales avait besoin d'un comptoir pour faire du commerce en Inde. Le site est médiocre pour la navigation, car la côte est basse, sableuse, avec des lagunes, et les navires doivent stationner au large, sans pouvoir trouver d'abri sûr ; mais il est bon pour le commerce, car proche de l'embouchure d'une rivière qui permet de pénétrer aisément à l'intérieur du pays et, de plus, les tisserands sont nombreux dans la *région*<sup>4</sup>.

Cette côte était peu hospitalière et parfois ravagée par les tempêtes. Pourtant les Français s'y installèrent car il s'agissait du commerce d'épices, de toiles blanches de coton, de mousselines et tous autres articles devenus si indispensables à la vie en France.

Ainsi, l'abbé Raynal écrit *il n'y a point eu un événement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, et pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau -Monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance : alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie et le gouvernement de tous les peuples*<sup>5</sup>. C'est l'arrivée du navigateur portugais Vasco de Gama en 1498 à Calicut, sur la côte Malabar qui ouvre la boîte de Pandore des espoirs commerciaux européens car, depuis des siècles, l'Inde représente une mine d'or, convoitée pour ses épices et pierres précieuses. Vasco de Gama atteint l'Inde par voie maritime en contournant le cap de Bonne-Espérance. Les navires portugais jettent l'ancre au large des longues plages de Calicut, et la route des Indes est désormais ouverte. Commence alors la course des puissances européennes vers l'Inde pour établir des relations commerciales avec ce pays dont les richesses étaient, disait-on, fabuleuses.

Les Portugais sont les premiers à s'installer à Goa en 1510, suivis par les Danois, les Hollandais, les Anglais et finalement les Français. C'est sous l'impulsion de Colbert, ministre de Louis XIV qui fut le promoteur du commerce et de l'industrie en France, qu'une Compagnie française des Indes orientales a été créée en 1664 dans le but de tirer parti de ce commerce si riche dont profitaient les voisins européens.

Avec le temps, il devint nécessaire d'établir des comptoirs pour faciliter le commerce. Les négociations pour l'achat d'un territoire sont donc menées par un certain Bellanger de l'Espinay, officier de la garde de Jacob Blanquet de La Haye, commandant en chef de l' « Escadre de Perse », dont la mission était d'apporter un soutien logistique à la Compagnie royale des Indes. La Haye, qui cherchait du secours et des vivres, accepte l'offre faite par le gouverneur Sher Khân Lodi, au nom du sultan de Bijapur, d'un terrain à « PoudouCheri » ou « Pondichéry », une petite ville de pêcheurs et de marchands.

François Martin, employé de la Compagnie des Indes depuis 1665, entreprend de fortifier le port de Pondichéry afin d'y abriter les marchands français et les artisans indiens au service de la Compagnie. Nommé directeur à Pondichéry en 1685, il est en effet le véritable créateur de l'Empire français en Inde. Administrateur par excellence, il a pu exploiter toutes les richesses de la ville et développer le commerce à tel point qu'à sa mort la ville comptait 40 000 habitants. Pondichéry

était devenue un lieu de première grandeur grâce à ses défenses et à son essor fulgurant sur le plan économique, social et culturel (Legendre, 1906 : 71).

Ainsi est née la ville de Pondichéry, qui va connaître son apogée au dix-huitième siècle et devenir le chef-lieu de l'Empire français des Indes. Seul le commerce avait attiré les puissances européennes en Inde et pendant longtemps les Anglais ont considéré les Français comme des concurrents commerciaux inoffensifs, gênants bien sûr, mais que l'on devait tolérer. Soudain, les enjeux changent et les Français deviennent des rivaux dangereux (Manning, 1993 : 194). C'est Dupleix, le gouverneur de Pondichéry qui bouleverse les relations entre les deux pays colonisateurs en Inde. Il inaugure la politique de protectorat et entame une stratégie d'intervention dans les querelles intestines indiennes. Les Anglais se sentent menacés. Ainsi s'ouvre une longue histoire d'innovations françaises et d'imitations anglaises, d'actions françaises et de réactions anglaises. La politique de Dupleix n'est pas bien vue par le gouvernement en France. Les guerres poursuivies par Dupleix n'étant pas rentables, celui-ci est rappelé et remplacé en Inde en 1754 par Godeheu qui sacrifie les fondements d'un empire franco-indien à son désir de paix. Il défait tout ce qu'avait fait son prédécesseur. En 1756, Duval de Leyrit devient le gouverneur de Pondichéry. La paix tant voulue par la cour de France ne dure que deux ans. La guerre éclate entre la France et l'Angleterre en 1756 et, soucieuses de maintenir leurs établissements en Inde, les autorités françaises décident d'envoyer le comte de Lally, avec pour mission de « chasser les Anglais de l'Inde » !

Pour comprendre ce choix fatal pour notre protagoniste, il faut examiner l'histoire de Lally avant son entrée en scène à Pondichéry. Né à Romans dans le Dauphiné, Thomas-Arthur de Lally-Tollendal est un militaire par excellence. La famille de Lally descend d'une longue lignée irlandaise. Gérard Lally de Tullinadaly, son père, était un partisan dévoué des Stuart et il se battit aux côtés du catholique Jacques II qui se réfugia en France après la chute de Limerick. Gérard Lally fait partie des soldats qui ont combattu pour leur roi et qui sont venus en France dans son sillage, quand il fut chassé par les sujets protestants irlandais. Par une étrange coïncidence, la famille Lally se distingue par une bâtardise de père en fils, qui ne s'est peut-être jamais rencontrée dans aucune autre famille. Sir Gérard Lally, son fils, Thomas-Arthur, comte de Lally et son petit-fils Trophime-Gérard, marquis de Lally étaient tous nés bâtards (La Tour Du Pin, 1913 : 165).

Fils de soldat, Thomas-Arthur Lally se prépare dès ses plus jeunes années à une carrière militaire dans la Brigade irlandaise. Pourtant, Gérard Lally n'avait jamais abandonné ses rêves d'un prochain retour des Stuart sur le trône d'Irlande. Ainsi, *les premiers sentiments qu'il versa dans le cœur de son fils, furent ceux d'une fidélité inviolable pour le sang de ses anciens Maîtres, et d'une haine éternelle pour les*

*Rebelles qui avaient banni ses Souverains, et qui avaient dépouillé son père<sup>6</sup>, enseignements qui ont guidé toute sa vie.*

Il ne serait pas inexact de dire que Lally devint soldat dès sa naissance car, selon la coutume de l'armée française de cette époque, il fut inscrit en tant que soldat privé dans la compagnie de son père. A l'âge de sept ans son père lui apporte l'uniforme de capitaine du régiment Dillon. Sa mère le trouve ridicule mais le jeune garçon tire beaucoup de plaisir à le porter et déclare son intention de suivre son père dans l'armée.

En septembre 1709, âgé d'à peine huit ans, et comme Caligula que son père obligea à passer son enfance dans les camps militaires, le père de Lally le fait camper avec lui au siège de Gérone, voulant « lui faire au moins sentir la poudre » pour gagner son premier grade (Michaud, 1819 : 238). L'enfant dissimule sa peur et son horreur en regardant les morts. Son père est content de son comportement. En 1714, à l'âge de douze ans, il est de nouveau dans les tranchées à Barcelone, puis après cette « récréation des vacances » il est renvoyé au collège (Michaud, 1819 : 238).

Au collège, le jeune Lally poursuit ses études classiques avec les mêmes goûts et ardeurs qu'il a pour la vie militaire. *Doué par la nature d'une constitution vigoureuse, d'une imagination vive, d'un coup d'œil surprenant, d'une facilité et d'une mémoire prodigieuse, actif, laborieux, pénétrant, il joignit à tous les exercices du corps tous ceux de l'esprit ; il joignit à l'étude de son métier celle de presque toutes les sciences ; il voyagea pour s'instruire ; il apprit presque toutes les langues de l'Europe ; il connut les mœurs, les intérêts et l'histoire de tous les peuples<sup>7</sup>.*

Malgré son manque d'expérience de service actif, il est inscrit dans la compagnie de ce groupe d'exilés dont le courage a contribué à plusieurs succès de la maison de Bourbon : « la Brigade irlandaise ». Son régiment l'accueille avec beaucoup de satisfaction et sa réception a lieu en 1718.

Comme Lally a le double avantage d'un père réputé pour son courage et d'une mère alliée par le sang à certaines des familles les plus illustres de l'aristocratie française, il a l'opportunité d'affirmer son esprit et sa personnalité. Il est reconnu qu'à l'âge de 19 ans, Lally est le cavalier le plus beau et le plus doué de Paris. Doté d'une excellente mémoire, possédant une bonne maîtrise des situations, il aurait avancé très vite dans sa carrière sans l'opposition inattendue de son père. Le régent, le duc d'Orléans voulait le nommer colonel à dix-huit ans mais, chose inexplicable, ce projet échoue car Sir Gérard Lally s'y oppose. Plus tard en Inde il dira *si mon père avait laissé faire le régent ; j'eusse obtenu le bâton de maréchal de France, par ma seule ancienneté, avant le maréchal Thomond, et je n'aurais*

*pas eu besoin de venir le chercher ici*<sup>8</sup>. Il devient capitaine d'une des compagnies au régiment de Dillon en 1728 et le 26 janvier, il est élevé au poste d'aide-major. Son courage et son aptitude pour le service sont mis en valeur pendant le siège de Kehl (1733) durant la guerre de succession pour le trône de Pologne où il se distingue autant par sa valeur que par son instruction militaire.

S'ouvre une longue période de paix entre l'Angleterre et la France, et Lally, toujours très énergique, trouve la vie de garnison étouffante. Il lui faut des projets. Les conversations avec ses camarades du régiment de Dillon ayant ranimé en lui son ardeur jacobite, il décide en 1737 d'aller en Angleterre. Il y étudie de près les forces du parti jacobite. Il passe son temps à semer dans les cœurs des principaux partisans des Stuart la possibilité d'une révolution en Europe contre la maison d'Orange et le retour éventuel de Jacques-François Stuart, sur le trône d'Angleterre.

Revenu en France, il est nommé capitaine des grenadiers du régiment Dillon en 1738. Mais ses projets continuent à préoccuper ses pensées et il n'a qu'une idée, fomenter une révolution en Europe en soulevant les pouvoirs européens contre l'Angleterre. A cette fin, il estime qu'une alliance de la France avec la Russie en est la clé.

C'est à ce moment-là que le cardinal de Fleury, premier ministre de la France à cette époque, exprime le désir de trouver, parmi les étrangers attachés au service de la France, un homme dont la réputation d'intelligence et de courage pourrait justifier son choix comme émissaire à la cour de Russie. Lally est la personne choisie mais malheureusement le cardinal de Fleury est trop timoré et il prend peur peu après le départ de Lally pour la Russie. Il ne répond pas aux lettres envoyées par ce dernier et Lally est obligé de quitter la Russie. Lui qui y était entré « comme un lion, se crut trop heureux d'en sortir comme un renard » (Michaud, 1819 : 240). Toutefois, il remet au cardinal deux rapports qui sont des chef-œuvres d'éloquence. Il y montre la clarté et la lucidité d'un politique expérimenté, avec une connaissance acquise durant les quatre mois passés en Russie.

Malgré l'échec de sa mission en Russie, il gagne en réputation. Le génie de Lally en tant que diplomate et sa perception des affaires politiques apparaissent très bien dans les deux mémoires remis au cardinal de Fleury. Ses lettres sont également révélatrices de la lucidité de son raisonnement et de sa compréhension parfaite de la situation de la Russie ainsi que de ses ressources et de son orientation politique. Il n'est désormais plus considéré comme un simple soldat mais comme l'étoile montante de la cour française.

Son génie tactique s'illustrera pendant la guerre de succession d'Autriche déclarée en 1741. Le maréchal de Noailles le réclame comme aide-major-général

et à la journée de Dettingen Lally lui donne raison en remplissant pleinement ses fonctions. Selon les mots du maréchal de Noailles dans une lettre datée le 29 juin, « il y rallia plusieurs fois l'armée dans sa déroute et la sauva danssa retraite par l'avis qu'il ouvrit au conseil de guerre tenu après l'action » (Michaud, 1819 : 241). Il participe à la réduction de Menin, d'Ypres et de Furnes. Peu après, il part pour l'Alsace et prend parti dans l'affaire d'Haguenau contre les Allemands. Le 1<sup>er</sup> octobre il est nommé colonel d'un régiment irlandais créé spécifiquement pour lui et portant son nom. Une notice anglaise décrit cette nomination ainsi *il semblait parfaitement apte pour les affaires militaires ; son courage était incontesté, sa santé robuste, et son apparence très belle : mais à ces qualifications, il ajoutait un talent encore plus utile, il possédait une excellente compréhension*<sup>9</sup>. Il se met à la formation et à l'instruction du régiment avec une telle ardeur pendant l'automne, l'hiver et l'été de 1744-1745 que le régiment est prêt pour le siège de Tournai et la fameuse bataille de Fontenoy.

Le 11 mai 1745 est incontestablement la journée de gloire de Lally. C'est la journée de la victorieuse bataille de Fontenoy et c'est son rôle décisif qui a marqué le tournant de cette bataille aboutissant à une victoire in extremis sur les Anglais. Il est promu brigadier sur le champ de bataille par le roi qui lui est reconnaissant.

L'armée française, qu'accompagnent le roi Louis XV et le Dauphin, décide d'assiéger la ville de Tournai. Est aussi présente la Brigade irlandaise, formée des régiments de Clare, Dillon, Bulkeley, Roth, Berwick et Lally car selon le marquis d'Argenson, le ministre français des Affaires étrangères, les Irlandais sont excellents au combat surtout quand ils marchent contre les Anglais (Mouffle d'Angerville. 1785 : 431).

La veille de la bataille, Lally découvre un chemin qu'on avait faussement pensé impraticable. La nuit, trois nouvelles redoutes sont placées sur ce chemin afin de le sécuriser et c'est à cette mesure que le maréchal de Saxe attribue généreusement le succès de la bataille. La deuxième suggestion donnée par Lally est d'utiliser les quatre canons de réserve restant oubliés à l'arrière. Cette proposition est aussi acceptée. Ceci a permis de gagner la bataille en dix minutes. Lally, lui-même, conduit par son animosité contre son ennemi déclaré, encourage les soldats de son régiment ainsi *songez que ce n'est pas seulement contre les ennemis de la France, que c'est contre vos propres ennemis que vous allez combattre, et netirez pas un coup de fusil, que vous n'ayez la pointe de vos baïonnettes sur leur ventre*<sup>10</sup>.

Le succès de cette bataille est assurément dû aux efforts de Lally et à ceux de la magnifique Brigade irlandaise. Quand le roi Georges II apprend la défaite de son fils dans cette bataille par l'action des Irlandais catholiques, il s'écrie *maudites soient*

*les lois absurdes qui me privent de tels soldats et les retournent contre moi*<sup>11</sup>. Lally lui-même est blessé au genou. Quand le Dauphin vient annoncer les grâces du Roi, il montre ses blessures et celles de ses compagnons en disant *Monseigneur dit-il, les grâces du Roi sont comme celles de l'Évangile. Elles tombent sur les borgnes et sur les boiteux*<sup>12</sup>. Ces propos audacieux et malvenus même aux moments importants seront l'une des sources des problèmes qu'il connaîtra plus tard à son arrivée en Inde.

Un mois plus tard, le prétendant Charles-Édouard, le petit-fils de Jacques II, accompagné de sept personnes, débarque en Écosse. L'armée de Charles-Édouard, composée des clans écossais des Highlands, met en déroute l'armée du lieutenant-colonel Cope, commandeur anglo-hanovrien en Écosse, puis marche vers Londres. En apprenant ces nouvelles, Lally qui est avec son régiment en Flandre s'impatiente pour rejoindre son prince. Dès que la campagne se termine et qu'il est libre, il quitte l'armée et se hâte vers Paris pour dévoiler au ministre le plan des opérations pour envahir l'Angleterre en accord avec le prétendant. Il propose d'envoyer 10 000 hommes. Le marquis d'Argenson, ministre des Affaires étrangères, se montre très enthousiaste à l'égard de cette suggestion, mais il doit patienter à cause de l'opposition de son frère, le comte d'Argenson qui est ministre de la Guerre. Finalement, ce dernier accepte aussi l'idée. Les préparatifs commencent sans tarder. C'est à ce moment que les ministres demandent à Voltaire de se charger de la propagande. Voltaire devait créer un manifeste en faveur du prétendant et c'est pourquoi, pendant un moment, Voltaire et Lally travaillent ensemble. C'est l'occasion pour Voltaire d'étudier Lally de près et malgré l'échec du projet, il est impressionné par les compétences de ce jeune officier irlandais. Il écrit, *l'entreprise échoua mais le zèle de Lally réussit beaucoup auprès du ministère ; et son audace le fit juger capable d'exécuter de grandes entreprises. Celui qui écrit ses mémoires en parle avec connaissance de cause ; il travailla avec lui pendant un mois par ordre du ministre, il lui trouva un courage d'esprit opiniâtre, accompagné d'une douceur de mœurs que ses malheurs altérèrent depuis et changèrent en une violence funeste*<sup>13</sup>.

En 1747, Lally prend part à la charge contre les Anglais à Lawfeld. Ce jour-là, il montre de nouveau ses compétences en tant que soldat et sa tactique est aussi brillante que celle de la bataille de Fontenoy. Il est choisi comme maréchal général des logis par Lowendal et collabore sous sa direction au siège de Berg-op-Zoom. Il participe également au siège de Maastricht. Bras droit du maréchal de Saxe pendant ce siège, il s'illustre avant d'être gravement blessé. Comme à Fontenoy, il est promu maréchal de camp hors ligne sur le champ de bataille. Le maréchal de Saxe ne cache pas son admiration pour Lally. *On peut dormir tranquillement, Lally est à l'ennemi*<sup>14</sup>.



Ainsi, nous avons suivi de près la carrière de Lally jusqu'à sa promotion comme maréchal de camp. Nous l'avons vu comme un officier plein de zèle, leader encourageant ses soldats, diplomate habile et chef militaire hors pair. Nous avons vu comment son courage, son énergie et ses compétences l'avaient fait remarquer par les gens qu'il servait. Nous l'avons vu s'élever dans l'estime de tous. A la fin de la bataille de Maastricht, Lally est à l'apogée de sa popularité. Il est célébré partout et personne ne doute de sa promotion au grade de général d'armée ni du rôle qu'il sera appelé à jouer dans les guerres à venir. Enfant et écolier européen, ses compétences et son savoir ont été entièrement acquis sur les champs de bataille européens. Il connaît et il comprend bien l'Europe avec ses hommes d'État, sa manière de penser et sa façon de faire la guerre. On peut penser que toutes les expériences ainsi acquises en Europe auraient été suffisantes dans n'importe quelle autre partie du monde. Nous allons voir maintenant comment le plus habile des hommes peut être réduit à néant en raison de circonstances indépendantes de sa volonté (Malleon, 1876 : 134/135).

La guerre de Sept Ans éclate en Europe et le Roi, s'inquiétant pour ses comptoirs en Inde, prend la décision d'envoyer des forces militaires. Le nom retenu pour les commander est celui de Lally. C'est la première fois qu'on lui confie un commandement indépendant. C'était lui cependant qui avait remis un plan d'action à M. de Séchelles où il parlait d'exterminer les Anglais en Inde. En outre, les directeurs de la Compagnie française des Indes avaient appuyé cette nomination, connaissant sa grande réputation militaire ainsi que sa droiture et son honnêteté. En Inde, les malversations et les abus sont un travers bien ancré parmi les officiers des comptoirs et les directeurs pensaient que Lally serait le choix idoine pour lutter contre la corruption dans l'administration.

Lally se voit alors chargé d'une double mission. La première, lutter contre les ennemis et expulser les Anglais d'Inde et la deuxième, purger l'administration de Pondichéry de la corruption et rétablir l'ordre. Réformer Pondichéry et chasser les Anglais, n'est-elle pas une tâche presque impossible même pour le plus habile des diplomates ?

Le comte d'Argenson, ministre de la Guerre, hoche la tête en signe de désapprobation. Il connaît trop bien le caractère intransigeant de Lally ainsi que son langage violent pouvant provoquer la haine contre lui. *C'est du feu que son activité. Il ne transige pas sur la discipline, a en horreur de tout ce qui ne marche pas droit, se dépite contre ce qui ne va pas vite, ne tait rien de ce qu'il sent et l'exprime en termes qui ne s'oublent pas. Pondichéry aura la guerre civile dans ses murs avec la guerre extérieure à ses portes*<sup>15</sup>. Tels sont les mots prophétiques du ministre.

Toutefois, Lally est envoyé en Inde avec des honneurs qui n'avaient encore jamais été accordés à personne. Il est promu lieutenant-général, inspecteur général, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, commissaire du Roi. Il est nommé « syndic » de la Compagnie des Indes et commandant général de tous les Établissements français aux Indes orientales. Le gouvernement promet de lui donner six bataillons d'infanterie, six millions d'argent pour la campagne et trois vaisseaux qui se joindront aux navires de la Compagnie pour former l'escadre commandée par le vicomte de Choiseul. Lally réclame le chevalier de Villepatour comme commandeur d'artillerie et du génie ainsi que comme contrôleur des finances. Il demande également un commandement unique sur terre et sur mer.

Croyant aux promesses faites, Lally accepte de partir pour l'Inde. *Il avait en perspective le bâton de maréchal de France, qu'il croyait pouvoir obtenir s'il opérait une grande révolution dans l'Inde et s'il réparait l'honneur des armes françaises peu soutenu alors dans les autres parties du monde. Sa seconde passion était d'humilier la grandeur anglaise, dont il était l'ennemi implacable*<sup>16</sup>.

Hélas, le gouvernement ne tient aucune de ses promesses. Choiseul est remplacé par l'amiral d'Aché qui sera le mauvais génie de Lally. C'est un bon marin mais trop prudent et d'intelligence limitée. L'armée de terre est placée sous les ordres du chevalier Durré, un bon technicien mais pas un homme de combat. En outre, Lally ne sera maître que sur terre et les finances seraient régies par un certain sieur Clouet, un homme de confiance du gouvernement français. Enfin, dernière déception, sur les six millions promis, Lally n'en reçoit que quatre et le solde sera envoyé plus tard. Lally va faire la guerre avec une main liée dans le dos.

La première division sous le commandement du chevalier de Soupire part de Lorient le 30 novembre 1756. Lally doit partir en février sur le Zodiaque mais malheureusement une collision malchanceuse oblige à procéder à une réparation. Finalement, l'escadre prend la route, mais il est trop tard pour trouver des vents favorables et d'Aché se voit obligé de prendre la « grande route » vers l'Inde, c'est-à-dire faire un grand détour car il est impossible de voyager contre la mousson.

Lally débarque enfin en Inde le 28 avril 1758 après un voyage retardé de plusieurs mois à cause des caprices d'Aché. Lally entre dans le port de Pondichéry sur le vaisseau nommé le « Comte de Provence ». Il est accueilli par une salve d'honneur : des coups de canons à boulets percent le « Comte de Provence ». Un mauvais présage pour les matelots toujours superstitieux et même pour Lally, qui ne l'est pas.

Malheureusement, les nouvelles provenant des terres ne sont pas très encourageantes. Chandernagor et Mahé sont déjà perdus au profit des Anglais. Par ailleurs,

le chevalier de Soupire avait gaspillé les avantages de son arrivée en Inde huit mois auparavant. Mais Lally n'est pas homme à se désespérer et, sans perdre plus de temps, sans même reconnaître le terrain et finaliser les préparatifs, il part attaquer Goudelour, ville située au sud de Pondichéry, défendue par un fort, le Fort Saint-David. Goudelour capitule sans combat et Lally se tourne alors vers le Fort Saint David. C'est un fort dit imprenable que même le grand Dupleix n'avait jamais réussi à arracher aux Anglais. Lally remporte une victoire après 37 jours de campagne. Il envoie alors un détachement à Devicottah qui est abandonnée dès l'approche des Français. Lally retourne à Pondichéry couvert de gloire. Partout on chante ses louanges; il apparaît comme le sauveur.

Victoire certes mais dans quelles circonstances ? Déjà, Lally a réussi à se faire détester non seulement par ses officiers mais aussi par les gens du pays. Lally, homme bien au fait des mœurs et coutumes européennes, a montré une méconnaissance désastreuse de la société civile indienne. Méprisant le système des castes, et obsédé par son idée d'expulser les Anglais hors de la péninsule, impatient face aux délais et aux excuses faites par le gouverneur Leyrit de Pondichéry, il attelle pêle-mêle les Indiens aux véhicules de l'artillerie, « brahmanes » avec « sùdras », population de caste différentes, blessant ainsi le peuple qu'il est venu gouverner. En outre, il se dispute avec le gouverneur Leyrit et les membres de son conseil, les accusant ouvertement de malversations et de corruption alors qu'ils tentaient de le renseigner sur la situation indienne. Ananda Ranga Pillai, le courtier de la Compagnie rapporte dans son journal intime un incident pour lequel Lally s'est fait détester en un seul jour par le gouverneur en réveillant ce dernier à minuit, puis en interrompant son sommeil plusieurs fois pendant la nuit pour lui demander des explications (Ananda Ranga Pillai, 1985 : 144).

La mission suivante de Lally devait consister à mettre le siège devant Madras mais il manque d'argent. Le gouverneur de Pondichéry ne peut procurer ni le matériel ni les porteurs nécessaires à la campagne. *Mes ressources sont épuisées et nous n'avons plus rien à attendre que de vos succès. Où en trouverais-je de suffisantes dans un pays ruiné par quinze ans de guerre, pour fournir aux dépenses de votre armée, et aux besoins d'une escadre, par laquelle nous attendions bien des espèces de secours et qui se trouve au contraire dénuée de tout<sup>17</sup>?* Cette lettre écrite par Leyrit à Lally le 24 mai 1758 pendant le siège de Goudalour résume tous les maux dont souffre alors le comptoir de Pondichéry et explique tous les désastres et les bouleversements qu'il a connus.

Le père Lavour, supérieur de la mission des jésuites, lui recommande de monter une expédition contre le rajah de Tanjore afin de récupérer une ancienne dette. Le siège aboutit à un échec total et Lally revient à Pondichéry les mains vides. Pendant

cette expédition, il continue à commettre de graves erreurs dues à son ignorance de l'Inde : il brise des statuettes pensant qu'elles sont en or et fait attacher à la bouche de canons six brahmanes qu'il a pris pour des espions, puis les tue par ce supplice.

Lally décide alors de mettre le siège devant Madras. Le retrait de la flotte de l'amiral d'Aché prive Lally de tout renfort par voie de mer. Il avance de l'argent sur ses propres fonds afin de payer les soldats privés de solde depuis des mois. Il fait revenir du Décan, le marquis de Bussy, bras droit de Dupleix. Bussy était devenu le véritable maître de cette région. Il vit en Inde comme un nabab et c'est probablement ce comportement qui ne plaît pas à Lally. Bussy, homme très au fait de la situation indienne est l'opposé de Lally. En diplomate expérimenté et en négociateur habile, il préfère des négociations à l'indienne au lieu de faire la guerre. Mais Lally se méfie de lui, pensant que son prestige et son influence auprès des nababs ont pour but d'accroître sa fortune personnelle.

Bussy fort de son expérience de l'Inde conseille à Lally de retarder le siège de Madras à cause de la mousson. Lally refuse de l'écouter et l'armée arrive à Madras le 14 décembre 1758. Les désertions se multiplient en raison du défaut de paiement de la solde. Tout ce qui pouvait mal tourner tourne mal et Lally est forcé de lever le siège et de rentrer à Pondichéry. D'Aché qui est chargé d'apporter des fonds à Pondichéry, refuse de rester malgré les demandes de Lally et du Conseil.

Lally se trouve bloqué de tous côtés et veut démissionner. Dans une lettre adressée à Versailles il écrit *je demande pour toute grâce de quitter un pays pour lequel je ne suis point fait, et dont les habitants ne sont pas faits pour moi*<sup>18</sup>

Reste un dernier désastre, la bataille de Vandavachy le 22 janvier 1760 contre un autre irlandais au service de l'armée anglaise, Sir Eyre Coote. Lally se replie sur Pondichéry et il y tient six mois. Pondichéry est ravagée par la famine et Lally capitule en janvier 1761. Sir Eyre Coote dira plus tard à propos de Lally, *il n'y avait qu'un homme, dans l'Inde entière, qui put tenir aussi longtemps sur pied une armée sans paie, sans secours, et que cet homme était le Général Lally*<sup>19</sup>.

Lally est envoyé en Angleterre en tant que prisonnier de guerre. Arrivé à Londres, il apprend que ses ennemis l'ont précédé à Paris et qu'il est accusé de trahison. Il obtient la permission de se rendre tout de suite en France sur parole. Nombreux sont ceux qui lui suggèrent de s'enfuir mais, pour Thomas-Arthur, comte de Lally, prudence n'est pas mère de sûreté. Il refuse de se sauver, voulant à tout prix montrer qu'il est innocent et se justifier. Il écrit à Choiseul, ministre de la Guerre, *j'ai apporté ici ma tête et mon innocence et j'y attendrai vos ordres*<sup>20</sup>. De son plein gré, il se rend à la Bastille

Mais il faut trouver une raison pour juger Lally. De façon providentielle, un fait nouveau émerge avec le journal tenu par le père Lavour qui avait joué, en Inde, le rôle de conseiller auprès de Lally. Celui-ci était rentré à Paris après la prise de Pondichéry. Peu après sa mort, on a trouvé dans ses affaires un journal dans lequel il relatait les faits dont il avait été témoin à Pondichéry et où il critique de manière acerbe la conduite de Lally. Voltaire prétend que le père avait tenu un double journal et que l'on aurait trouvé deux mémoires parmi ses affaires : l'un où il fait de grands éloges du général et l'autre où il l'accuse de tous les crimes. Il avait gardé les deux versions pour en jouer à son gré selon le côté d'où soufflerait le vent. Le marquis de Montmorency, maréchal de camp, syndic de la Compagnies des Indes, qui avait fait la campagne avec Lally connaît l'existence du journal favorable et l'avait même lu. Hélas, c'est la version défavorable qui devient l'outil des ennemis de Lally. On fait circuler le journal pour échauffer l'opinion publique contre le malheureux général. Le résultat est tel que les cochers de fiacre de Paris fouettent leurs chevaux en criant : « Hue .... Lally ». Le journal permet également, selon la procédure inquisitoire de cette époque, de rédiger une plainte contre Lally pour haute trahison. (Perrod, 1976 :133/134/135).

Après des mois à la Bastille et un procès où il ne sera assisté d'aucun avocat, Lally est condamné à mort pour haute trahison. Les juges condamnent le lieutenant général Lally « à être décapité (...) pour avoir trahi les intérêts du roi, de l'État, et de la Compagnie des Indes, abus d'autorité, vexations, et exactions » (Voltaire, 1774 : 128). Il est accusé d'avoir perdu les établissements français en Inde et il est mené à son exécution avec un bâillon dans la bouche.

Le jugement est exécuté le 9 mai 1766, en Place de Grève à cinq heures du soir conformément à l'arrêt du parlement du 6 mai 1766. La veille, Lally est transporté à la Conciergerie pour y recevoir son arrêt. Le lendemain lorsque le greffier prononce l'article de sa condamnation, Lally se lève, car il avait été mis à genoux, et s'écrie : « C'est faux! Les juges répondront devant Dieu du sang innocent qu'ils vont répandre ». Il demande ensuite un moment de solitude et il se frappe à l'aide d'un compas caché dans la doublure de son habit. Un chirurgien est appelé sur-le-champ pour panser la plaie(Perrod, 1976 : 192).

Il est décidé d'avancer l'heure de l'exécution et de lui mettre une espèce de mors dans la bouche. À quatre heures et demie, on place le bâillon dans la bouche et on fait monter Lally dans un tombereau dans lequel il est emmené Place de Grève. Une foule s'était rassemblée sur la place pour assister à son exécution. Ainsi Lally se rend sur son dernier champ de bataille, avec un tombereau en guise de destrier. Arrivé sur l'échafaud, il montre une fermeté héroïque, se met à genoux, tend le cou. Le fils de Sanson, l'ancien bourreau, frappe un grand coup mais, il

n'arrive pas à séparer la tête du corps. Sanson père, prend tout de suite la relève et frappe un second coup pour trancher la tête.

Ironie de l'histoire, 35 ans auparavant, le comte de Lally avait assisté au bal de mariage de son exécuteur Charles-Jean-Baptiste Sanson et s'était écrié qu'il reconnaissait dans ce hasard l'heureuse étoile qui présidait à sa destinée.

Une demi-heure après l'exécution, les bourreaux apportent un drap neuf de toile jaune, déshabillent Lally et l'enroule dedans. On fait ensuite approcher un fiacre, on y place le cadavre que l'on conduit dans les charniers de la paroisse de Saint-Jean-en-Grève.

Ainsi se termine l'histoire d'un brave soldat, loyal à son roi et à sa patrie, pénétré d'un sens aigu de l'honneur. Propulsé par son intelligence et son habileté, Lally a atteint les sommets du succès. Il est venu en Inde pour trouver la gloire mais il y trouva la disgrâce. Rentré en France, vieillard luttant sur un nouveau champ de bataille contre une foule d'adversaires, pensant que son innocence à elle seule suffirait pour être absout, ce grand soldat qui aurait accepté de mourir cent fois pour sa patrie n'accepta jamais la basse accusation de trahison des intérêts de son roi. Mais le destin en décida autrement : *Il est mort comme un enragé. Il devait être conduit à l'échafaud dans un carrosse noirmais comme il n'arriva pas à temps (l'heure étant avancée) on le mit dans un tombereau ;il a reçu deux coups ; le peuple battait des mains pendant l'exécution... Lally était un grand fripon ; et de plus il était fort désagréable*<sup>21</sup>.

Lally était-il condamné d'avance ? Le roi et le ministre avaient-ils besoin de sacrifier quelqu'un afin de se justifier auprès du public d'être sortis grands perdants suite à la signature du Traité de Paris ? La France ayant perdu la gloire et son hégémonie mondiale ne cherchait-elle pas un bouc émissaire ? Il existait toutefois des voix contestataires. Une de ces voix célèbres était celle de Voltaire qui, se révolta contre cette justice intolérante, irrationnelle, amoral et absurde sans pour autant prévoir la révolution qui allait couper les racines de la monarchie en France. Le grand philosophe mourut satisfait, sa foi dans la justice du roi étant restaurée car le 28 mai 1778, le conseil du roi cassa l'arrêt du Parlement de Paris condamnant le général Lally à mourir sur l'échafaud.

Lally laissa derrière lui un fils, Trophime-Gérard qui ignorait l'existence même de son père. Jeu du destin, c'est ce fils qui, sous le nouveau roi Louis XVI, demanda une révision du procès et essaya de rétablir la réputation de son père.

Deux siècles plus tard, habitant dans un pays démocratique, nous nous sommes assigné la tâche de donner un sens à la mort tragique d'un homme universellement

reconnu comme héros mais abandonné comme un traître. Il faut chercher la raison de ce destin singulier dans la vision hindoue d'un temps cyclique où tout ce qui arrive est déjà arrivé. Le temps chez les Hindous est envisagé comme un éternel recommencement. Ainsi, la vie de Lally suit cette notion cyclique où les trahisons se répètent. Sa famille catholique est chassée de son pays natal, l'Irlande, par les Anglais protestants. Elle avait trouvé refuge en France sous le règne d'un monarque sympathique. C'est la première trahison. En France, Lally bon soldat, a gravi les échelons rapidement et a gagné l'appréciation du Roi et de la cour de Versailles. Plus tard, il est envoyé à Pondichéry par le Roi avec pour mission de chasser les Anglais des Indes. Malheureusement c'est Lally lui-même qui est chassé de son pays d'adoption. C'est la deuxième trahison. Revenu en France Lally est trahi par un prêtre jésuite, le père Lavour son conseiller. C'est la troisième trahison. Et finalement, c'est lui qui est accusé d'avoir trahi son roi et d'avoir vendu Pondichéry aux Anglais. Quel chagrin a-t-il dû éprouver, lui qui n'avait, dès le berceau, que haine pour ces Anglais qui avaient détrôné ses rois et proscrit sa famille ? Lally qui a vu ses appuis l'abandonner pense que son seul espoir sera le Roi. Mais quelle déception, la trahison la plus cruelle, il est abandonné par un roi timide et peureux.

La vie de Lally comme d'autres figures tragiques tirées de la littérature mondiale, semble illustrer parfaitement le dicton « Plus on s'élève et plus dure sera la chute », le rôle de l'hybris, l'effet du destin aveugle ou le karma hindou ... Achille, Faust ou Lally sont-ils victimes du destin ou créateurs de leur propre fin ?

Dans la « BhagavadGîtâ », texte sacré pour les hindous, Krishna demande le renoncement à l'orgueil, à l'obstination dans les idées purement personnelles et fausses. *Tu as adhikāra (droit, privilège) simplement sur tes devoirs respectifs, mais pas de contrôle ou de revendication sur les résultats. Tu ne devrais jamais être inactif. Les fruits du travail ne peuvent pas être ton motif. Le travail accompli avec des motifs égoïstes est très inférieur au service désintéressé ou le Karma-yoga*<sup>22</sup>. Le Dieu Krishna conseille au guerrier Arjuna d'être un Karma-yogi, celui qui travaille sans être attaché à l'issue ou aux résultats car celui qui travaille pour jouir des fruits de son labeur est vraiment malheureux. Pourrait-on expliquer la fin étrange et tragique de Lally à la lumière du conseil de Krishna ? Il était un grand guerrier certes et il servait sa patrie et son roi de son mieux en Europe et en Inde. Mais Lally souffrait d'un grand défaut. Il était atteint de l'« ahamkara » mot sanskrit qui désigne l'orgueil. Chaque action de Lally était entachée du désir d'humilier les Anglais et animée par l'ambition de devenir maréchal de France.

La vie de Lally semble pour nous une illustration de tous ces aspects du destin, voire du karma.

Nous aimerions ainsi conclure avec les mots de Voltaire qui s'exclame : Si quelque chose peut nous convaincre de cette fatalité qui entraîne *tous les événements dans le chaos des affaires politiques du monde, c'est de voir un Irlandais, chassé de sa patrie avec la famille de son roi, commandant à mille lieues des troupes françaises dans une guerre de marchands, sur des rivages inconnus aux Alexandre, aux Gengis et aux Tamerlan, mourant du dernier supplice au bords de la Seine, pour avoir été pris par des Anglais dans l'ancien golfe du Gange*<sup>23</sup>.

## Bibliographie

- D'Eprémesnil, 1766. *Mémoire A Consulter Pour Le Sieur Duval Dumanoir et M. Duval d'Eprémesnil, Avocat du Roi au Châtelet ; Héritiers du Sieur Duval de Leyrit, Gouverneur de Pondichéry*. Paris : Lambert.
- Hamont, T. 1887. *La Fin D'Un Empire Français Aux Indes Sous Louis XV. Lally -Tollendal*. Paris : E. Plon.
- Haudrère, P., Le Bouëdec, G. 2005. *Les Compagnies Des Indes*. Rennes : Éditions Ouest-France.
- La Tour du Pin, (marquise de). 1913. *Journal D'Une Femme De Cinquante Ans, 1778-1815*. Paris : Chapelot.
- Lally-Tollendal, T-G. 1779. *Mémoire produit au conseil d'Etat du roi*. Rouen : Veuve Besogne et Fils.
- Legendre, P. 1906. *Nos Gloires coloniales*. Paris : Librairie Mondiale.
- Loti, P. 1923. *L'Inde (sans les Anglais)*. Paris : Calmann-Lévy.
- Malleson, G.B., 1876. *The Career of Count Lally In: Essays and Lectures on Indian Historical Subjects*. London : Trubner & Co.
- Michaud, J.F., Michaud L.G. 1819. *Biographie Universelle, Ancienne et Moderne*. Paris : L.G. Michaud.
- Mouffle d'Angerville. 1785. *Vie Privée De Louis XV*. Londres : J. P. Lyton.
- O'Callaghan, J.C. 1870. *History of the Irish Brigades in the service of France*. Glasgow: Cameronand Ferguson.
- Perrod, P.A. 1976. *L'affaire Lally-Tollendal, Une erreur judiciaire au XVIIIe siècle*. Paris: C. Klincksieck.
- Ranga Pillai, A. 1985. *The Private Diary of AnandaRanga Pillai*. Delhi: Asian Educational Services.
- Raynal, G.T. 1820. *Histoire Philosophique Et Politique Des Établissements Et Du Commerce Des Européens Dans Les Deux Indes*. Paris : Amable Costes et Cie.
- Voltaire, 1774. *Fragments Sur L'Inde, Sur Le Général Lalli, Sur Le Procès Du Comte De Morangis Et Sur Plusieurs Autres Sujets*. Londres : s. n.
- Voltaire, 1808. *Précis Du Siècle De Louis XV*. Paris : Stéréotype d'Herhan.
- Voltaire, 1832. *Œuvres Complètes de Voltaire*. Paris : Delangle.

## Notes

1. Voltaire, *Œuvres Complètes de Voltaire. Correspondence*, Tome XXVIII. Delangle, 1832, p. 300.
2. Shakespeare, *King Lear*. "As flies to wanton boys are we to the gods / They kill us for their sport" Acte IV, sc. 1, v.41-42.
3. Voltaire, *Précis du siècle de Louis XV*. Stéréotype d'Herhan, 1808, p. 288.



4. P. Haudrière, G. Le Bouëdec, *Les Compagnies des Indes*. Éditions Ouest-France, 2005, p. 47.
5. G.T. Raynal, *Histoire Philosophique et Politique des Établissements et du Commerce des Européens Dans Les Deux Indes*, tome I, Amable-Costes et Cie, 1820. p. 1.
6. T. G. Lally-Tolendal, (comte de), *Mémoire produit au Conseil d'Etat du Roi*, Chez la Veuve Besogne & Fils, 1779, p. 28.
7. Ibid. p. 29.
8. Joseph-François Michaud, Louis Gabriel Michaud, *Biographie Universelle, Ancienne et Moderne*, L.G. Michaud, 1819, tome 23, p. 238.
9. J.C. O'Callaghan, *History of the Irish Brigades in the service of France*, Cameron and Ferguson, 1870, p. 349. "He seemed perfectly fitted for military affairs: his courage was unquestioned, his constitution vigorous and his person very fine; but, to these qualifications, he added a still more useful talent, he was a person of excellent understanding".
10. T. G. Lally-Tolendal, (comte de), op.cit. p. 33.
11. J. C. O'Callaghan, op.cit. p. 367. "Cursed be the laws which deprive me of such subjects"
12. T. Hamont, *La Fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV. Lally-Tollendal*, E. Plon, 1887, p. 28.
13. Voltaire, *Fragments sur L'Inde sur l'Inde, sur le général Lalli, sur le procès du comte de Morangiès et sur plusieurs autres sujets*, S.N. 1774, p. 25.
14. T. Hamont, op.cit.p. 37.
15. J.F. Michaud, L. G. Michaud, op.cit. p. pp. 243- 244.
16. Voltaire, op.cit. pp. 81-82.
17. D'Eprémesnil, *Mémoire à consulter pour le sieur Duval Dumanoir et M. Duval d'Eprémesnil, avocat du Roi au Châtelet ; Héritiers du sieur Duval de Leyrit, gouverneur de Pondichéry*, Lambert, 1766, p. 34.
18. P.A. Perrod, *L'Affaire Lally-Tolendal*, Klincksieck, 1976, p. 77.
19. T. G. Lally-Tolendal, (comte de), op.cit. p. 26.
20. P.A. Perrod, *L'Affaire Lally-Tolendal*, Klincksieck, 1976, p. 128.
21. M.L. Du Deffand, (M. de), *Correspondance complète de Mme Du Deffand*. Paris, H. Plon, 1865, tome I, p. 601.
22. P. L. De Coster, *La Bhagavad-Gîtâ*, traduction française d'après la traduction anglaise du sanskrit du Dr. Ramananda Prasad, Gita Satsang Gand, 2001, p. 15, "You are entitled to perform your respective duty only, but have no control or claim over the results. To enjoy the fruits of work should not be your motive, and you should never be inactive" (2.47).
23. Voltaire. *Précis du siècle de Louis XV*, op.cit.p. 288.